

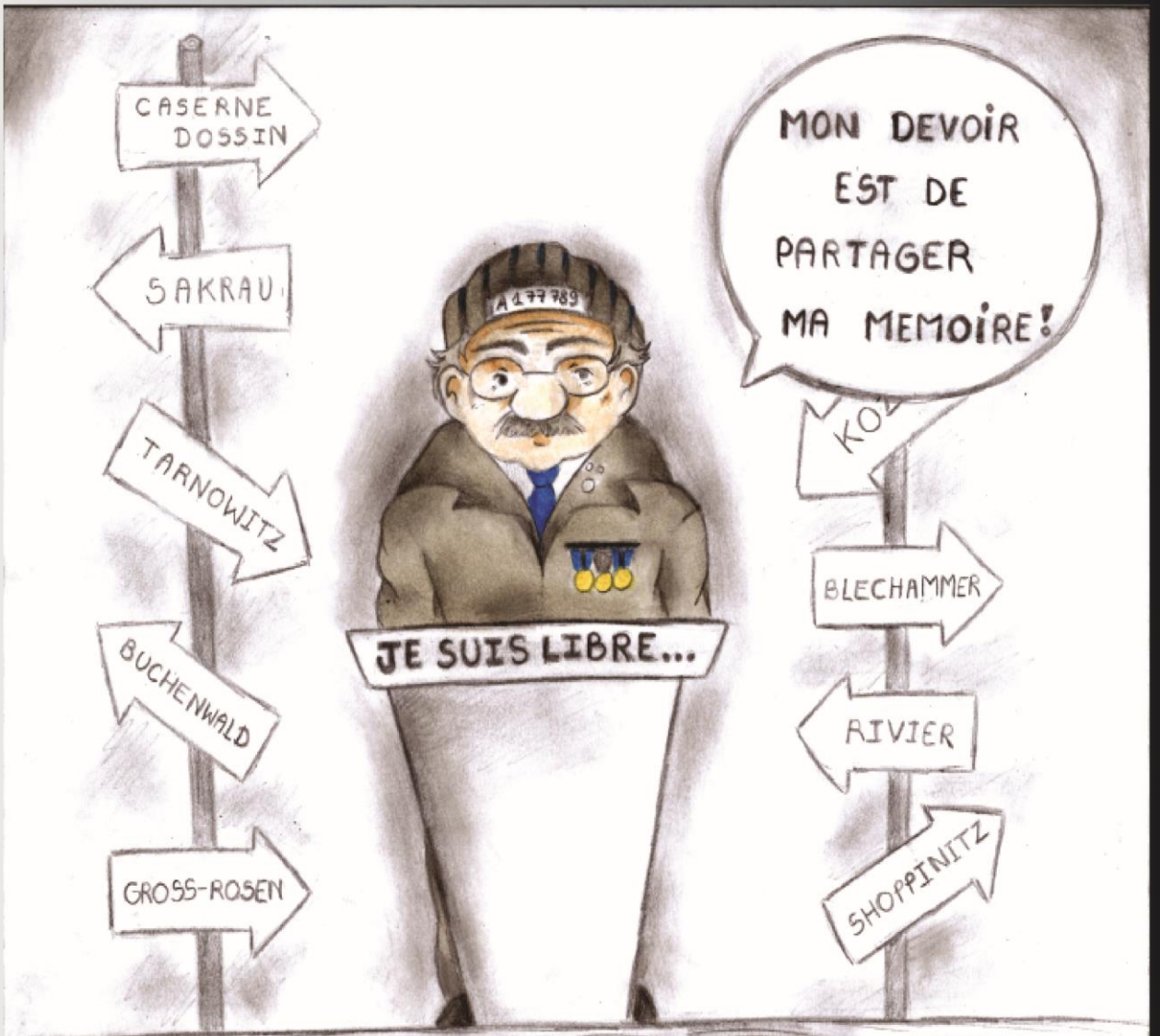
# TERRITOIRES DE LA MEMOIRE

18 MAI  
30 2015

## Henri Kichka

Témoign de la barbarie nazie

Création Kim Huynh  
Thomas Palate  
Marie-Maud Clerfays



Cellule  
Démocratie  
ou barbarie



יָד וַשׁ'מ  
Yad Vashem



LYCÉE  
SAINT-JACQUES  
échanger, vivre, avancer

« Une histoire parmi des millions d'autres »



PHOTO  
MICHEL  
DUBUS

*« Nous savons d'où nous venons mais nous ignorons où nous allons »*





## Sommaire

I. L'histoire d'un adolescent juif.....	1
II. Devoir de mémoire : Extrait de « Une adolescence perdue dans la nuit des camps ».....	6
III. Une vie + de l'imagination = une histoire : Et puis après ?.....	7
IV. Et aujourd'hui ?    Le Ruban Rouge .....	10
V. En Langue .....	12
VI. Dans les coulisses .....	13


## I. L'histoire d'un adolescent juif :

Henri Kichka est né le 14 avril 1926 à Bruxelles, d'un père polonais, Joseph Kichka, qui s'est retrouvé emprisonné puis relâché alors qu'il fuyait l'antisémitisme en 1918 et d'une mère, Chana Gruszka, également polonaise. Le couple est apatride et vit près de la gare du Midi à Saint-Gilles, dans le quartier juif. Comme la plupart des immigrés, ils connaissent la pauvreté, avec leurs trois enfants, Henri, l'aîné, et ses sœurs Bertha – 30 août 1927 – et Nicha – 27 octobre 1933. Sa famille est peu pratiquante, elle ne fréquente la synagogue qu'à de rares occasions comme lors des grandes fêtes religieuses. Ses parents défendent ouvertement les idées de gauche.

C'est seulement à l'école primaire qu'il commence son apprentissage du français. A la maison, il parle le yiddish, langue germanique dérivée du haut allemand. Chez eux, le polonais est proscrit par ses parents qui ont le mal du pays. Par la suite, il assimilera d'autres langues dont l'allemand, important dans sa survie. Il est également passionné de dessin, passion qu'il retrouvera en même temps que la liberté et qu'il transmettra à son fils plus tard.

Le 13 mai 1940 - Henri est alors âgé de seulement 15 ans - la famille Kichka fuit vers le sud-ouest de la France, à Revel, en train, abasourdie par l'invasion de la Belgique par les troupes nazies. Mais en septembre 1940, ils sont arrêtés par la gendarmerie française aux ordres de Vichy et enfermés au camp d'Agde où les femmes sont séparées des hommes. Ils sont déplacés au camp de Rivesaltes, à sept kilomètres de Perpignan, fin novembre et sont à nouveau réunis ! Fin 1940, un premier miracle se produit : suite aux démarches accomplies par une tante parisienne, ils sont libérés et peuvent rentrer à Bruxelles avec de faux papiers.

Néanmoins, le retour n'est pas de tout repos. La Belgique étant maintenant occupée par les nazis, la famille Kichka subit, impuissante, les mesures antisémites imposées comme le port de l'étoile jaune. Bertha est la première à partir. Le 1<sup>er</sup> août 1942, elle reçoit sa convocation pour Malines et est assassinée dès son arrivée au centre d'extermination d'Auschwitz-Birkenau à l'âge de 15 ans.



Dans la nuit du 3 au 4 septembre 1942 se déroule l'unique rafle, perpétrée par les Allemands à Bruxelles dans le quartier juif. Les ordres aboyés en allemand suivis de coups violents sur les portes voisines marquent à jamais Henri. Lorsque tout le quartier est rassemblé dans la rue, les Allemands donnent l'ordre aux juifs de se diriger jusque la gare du midi à pied où ils sont entassés dans des wagons à bestiaux. Ils sont dans un premier temps internés à la caserne Dossin à Malines avec leur tante Esther puis partent dans le 9<sup>ème</sup> convoi, le 10 septembre, vers Kozel (Pologne) où tous les hommes âgés de 16 à 55 ans doivent en descendre. C'est le dernier jour où Henri voit sa mère, sa tante et sa sœur, Nicha, qui elles, sont emmenées vers Auschwitz.


Henri est âgé de 16 ans, le 13 septembre 1942, lorsque son père et lui sont internés au camp de Sarkau (Pologne) où ils sont contraints de travailler à la construction d'une voie ferrée. Ils sont horrifiés de découvrir la vérité de l'enfer concentrationnaire nazi mêlant coups, humiliations, manque de nourriture et de vêtements. De plus, ils subissent une pression énorme car dès qu'ils ne peuvent plus travailler, on les tue pour les remplacer. Nombreux sont ceux qui

meurent d'épuisement, de mauvais traitements, de faim, de maladies ou qui finissent par se suicider. Plus tard, ils subissent une nouvelle sélection et sont déportés au camp de Tarnowitz, le 21 octobre 1942, mais Henri Kichka a les pieds gelés et un œdème qui l'envoie au « Rivier », infirmerie qui a plus l'air d'un mouvoir que d'un établissement où on procure des soins. Au moins, il ne doit plus travailler.

Fin mars 1943, il est pour la première fois séparé de son père en étant envoyé au camp de convalescence de Sint-Annaberg où il ne doit toujours pas travailler mais reçoit à peine de quoi manger. Il dit même encore aujourd'hui ne pas savoir comment il a pu survivre, la chance étant un facteur non négligeable dans son périple. En avril de la même année, Henri est déplacé au camp de Shoppinitz puis, un mois plus tard, au camp de Blechhammer où il retrouve son père. Ils y seront tatoués et contraints de porter l'uniforme rayé.

Le 21 janvier 1945, les SS (Schutzstaffel) fuient l'arrivée des Alliés et de l'Armée rouge, et emmènent avec eux tous les prisonniers valides. Les autres sont laissés pour morts. Ce sont les





« Marches de la Mort », par  $-18^{\circ}\text{C}$  et jusqu'à  $-31^{\circ}\text{C}$ . Les prisonniers sont forcés d'avancer sur des chemins enneigés, encadrés par les SS prêts à leur tirer une balle dans la nuque au moindre faux pas ou retard. Cette marche dure 13 jours et 13 nuits, sans manger, sans boire, en n'ingérant que des glaçons et de la neige. Ces 13 jours sont pour lui, les plus effroyables de sa vie. Pas une seule minute durant ces 330 km, il n'a pu échapper au bruit des coups de feu annonçant encore un mort, quelqu'un

d'encombrant, qui ne voulait, à priori, que se soulager contre un arbre. Seuls 750 détenus de Blechhammer sont arrivés au camp de Gross-Rosen sur les 5.000 présents au départ. Là, les deux derniers Kichka subissent à nouveau une sélection et sont envoyés dans les wagons sans toit.

Durant leur trajet, ils survivent au bombardement de Weimar pour atteindre leur destination : le camp de Buchenwald. A leur arrivée, son père, épuisé par tant d'épreuves, pousse son dernier souffle. Henri se retrouve alors orphelin. Puis, après une désinfection et un séjour en quarantaine, il échappe à la mort

grâce à un énième miracle : des kapos communistes le soustraient aux dernières rafles perpétrées par les nazis dans le camp avant leur fuite. Le 11 avril 1945, à trois jours de ses 19 ans, les Américains libèrent le camp de Buchenwald. Il redevient ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être : un adolescent libre. Le 15 avril 1945, c'est le jour-J, tout le monde est prêt pour le Grand Départ, le Grand Retour. Henri Kichka ne possède plus qu'une tenue rayée, un calot, un vieux linge de corps et des

chaussures éculées en plus d'une carte d'identité au nom du Camp de Buchenwald sur laquelle figurent l'empreinte de son pouce et sa signature. Au moment de partir, sa devise est à l'inverse de celle de Dante : « Toi qui entres ici, ne perds jamais l'espoir. »

Henri et les autres prisonniers sont emmenés jusqu'à l'aéroport de Weimar où ils séjourneront 17 jours avant de pouvoir rentrer en Belgique en camion. Le 5 mai 1945, il retrouve enfin Bruxelles, 9 mois après la libération de la ville. Il est d'abord hébergé dans un Centre d'accueil à Uccle puis se rend

**« Le 11 avril 1945 à trois jours de ses 19 ans, les Américains libèrent le camp de Buchenwald. »**

ensuite à l'AIVG. Il pèse alors 39 kilos, a le crâne rasé et porte toujours son uniforme rayé. Au cours d'une visite médicale, il s'évanouit et est transporté à l'hôpital Brugmann où on lui diagnostique une tuberculose. Il reste ensuite 16 mois au Sanatorium Georges Brugmann à Alsemberg pour se reconstruire une santé, physique et morale.

Il entre à l'orphelinat de l'AIVG, le 30 août 1946 : il a 20 ans et il est le seul déporté, tous les autres sont des enfants cachés. Il retrouve Bruxelles, sa ville natale, les lieux de ses souvenirs, d'anciens voisins et amis... A l'approche de ses 21 ans, il loue une chambre avec Beno Linzer, un autre orphelin, et trouve un travail d'apprenti maroquinier. En 1947, Henri s'inscrit à l'USJJ, Union Sportive des Jeunes Juifs, ce qui lui permet de créer de nouveaux liens. Le 9 avril 1949, il a l'impression de revivre en épousant Lucia Swlarczyński avec qui il aura quatre enfants : Khana, Michel, Irène et Charly qui

lui donneront de nombreux petits-enfants.

Henri Kichka se partage aujourd'hui entre son devoir de mémoire de la Shoah et le dessin. Il est engagé, porte-drapeau national de l'Union des Déportés Juifs en Belgique, membre de 11 associations patriotiques. Il a gardé son histoire cachée jusqu'au début des années 80, attendant que ses enfants soient assez grands pour comprendre et depuis, il ne s'arrête plus. Il partage son vécu dans d'innombrables témoignages auprès des jeunes, lors de cérémonies. Il souhaite transmettre son savoir. En 2005, à la demande de sa fille Irène, il publie « Une adolescence perdue dans la nuit des camps » aux Editions Luc Pire. En 2012, son fils, à qui il a transmis la passion du dessin, sort « 2<sup>ème</sup> Génération, ce que je n'ai pas dit à mon père », une bande dessinée

racontant la relation que peut entretenir la seconde génération face aux rescapés de la Shoah.



Henri Kichka entouré de sa famille. ~  
Une adolescence perdue dans la nuit des  
camps (2005)

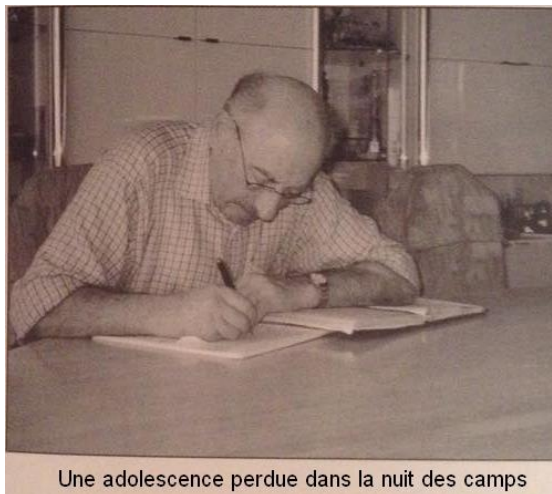


## II. Devoir de mémoire : Extrait de « Une adolescence perdue dans la nuit des camps » par Henri Kichka

« En tant que porte-drapeau national de l'Union des anciens déportés juifs de Belgique et membre de la Fondation Auschwitz, je ne compte plus les nombreuses manifestations, cérémonies et hommages, colloques auxquels j'ai participé. Il faut y ajouter les nombreux voyages d'études effectués à Auschwitz, Birkenau, Treblinka, Maïdanek, ainsi qu'aux ghettos de Varsovie, Cracovie, Lublin, Kazimierz et autres lieux d'extermination. A ces devoirs de mémoire, je dois ajouter mes très nombreux témoignages dans les écoles, collèges et universités où l'attention des élèves est tellement grande et soutenue, que des heures durant, on entendrait une mouche voler. Je termine toujours par des paroles de courage et de confiance en l'avenir, que j'inculque à ces jeunes garçons et filles qui s'appêtent à se lancer dans la vie. Je les mets surtout en garde, c'est le but essentiel de mes témoignages, contre les dangereuses dérives de tous les

mouvements néonazis, d'extrême droite qui ont tendance à se développer au détriment de la démocratie et de la liberté.

Sentant sa fin prochaine, ma merveilleuse épouse ne cessait de m'exhorter à continuer sans relâche mon devoir de mémoire, jusqu'à ce que mes forces me trahissent. Je respecterai son vœu jusqu'au bout.



Je suis de notre chère Union des déportés juifs, un des derniers membres en état physique et moral à pouvoir témoigner en Belgique, en Pologne et en France.

Ma nombreuse et merveilleuse descendance représente pour moi la plus belle des revanches. Un magistral pied de nez aux nazis ! »



### III. Une vie + de l'imagination = une histoire : Et puis après ?


En ce 21 janvier 1945, après avoir avalé ma portion de pain avec un peu de margarine et ma petite ration de sucre, j'attends comme tous ceux qui m'entourent que le portail du camp de Blechhammer s'ouvre... Devant moi, un amas de fantômes squelettiques passe, les prisonniers d'Auschwitz I... Je suis peu après forcé par les SS à rejoindre les rangs.

Mon père me tient par les épaules, je l'aide à marcher accompagné d'Albert Querido, mon compagnon de route, un architecte que j'ai connu au camp. Nous avançons péniblement sur le sol gelé sous une température ambiante de  $-18^{\circ}\text{C}$ .

Après cette première journée, l'incertitude plane sur le groupe. Combien de temps vont-ils nous faire endurer cet enfer ? Où nous emmèneront-ils ? Pourquoi ? Pourquoi ne pas juste nous laisser pourrir dans un camp au lieu de s'encombrer de nous sur les routes ? Parce qu'après ça, ils vont nous faire travailler et finir les travaux qu'ils n'ont pas la volonté de commencer eux-mêmes, évidemment. Et surtout, est-ce que mon père et moi allons survivre à une épreuve de plus ? Rien n'est moins sûr. Ça fait

maintenant trois jours. Trois jours que ces chiens nous font marcher sans rien nous donner à boire ou à manger. Deux nuits qu'ils nous entassent dans de minuscules granges alors qu'ils s'approprient les fermes. Certains des prisonniers ont perdu espoir et s'écartent du groupe, attendant qu'un des soldats vienne leur tirer une balle dans la nuque, sentence appliquée si on s'avise à ralentir l'avancée. Elle est d'ailleurs beaucoup trop exécutée à mon goût. Les coups de feu résonnent tout au long du trajet, les corps s'entassent sur les côtés de la route. Mes pieds me font mal mais je continue à avancer pour mon père, pour la fierté de mes proches défunts, parce que je veux rester vivant pour raconter tout ce que ces soldats nous ont fait endurer, parce que j'ai l'ultime espoir en entendant les canonnades russes se rapprocher d'enfin retrouver ma liberté d'adolescent.

Je meurs de faim. Les quelques graines que j'ai trouvées dans une grange et que je partage avec mon père et Albert ne font qu'ouvrir mon appétit et les glaçons que nous suçons afin de ne pas mourir déshydratés ne changent rien à la donne. J'ai faim. Et ces SS qui nous



narguent tous les matins avec leurs sandwiches. Si je ne mange pas, je ne tiendrai plus très longtemps et mon cher père non plus. En traversant une bourgade, en voyant une petite maison éclairée où les festivités semblent être au rendez-vous, Albert et moi avons le même éclair de folie. Nous quittons les rangs rapidement, laissant mon père aux mains d'amis et nous postons à la fenêtre ouverte de la maisonnette. Un dîner s'y déroule, une famille entière est à table, autour d'un bon repas. Il est hors de questions que je revienne sans rien. Alors, dans mon plus grand désespoir, je plonge ma main dans le poêlon où rôtissent des pommes de terre, me brûle au passage mais en attrape deux. Albert, de son côté, a réussi à voler du pain. Nous revenons ensuite dans le groupe, presque amusés par la tête que doit tirer cette famille en voyant deux fantômes en tenue rayée prendre sa nourriture, en moins de trente secondes. Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre plus de temps, de peur de recevoir une balle à bout portant dans la nuque. Je retrouve mon père au milieu de la foule et Albert et moi partageons notre butin. C'est ce qui ressemble le plus à un dîner depuis le début de nos trente-trois mois de captivité.

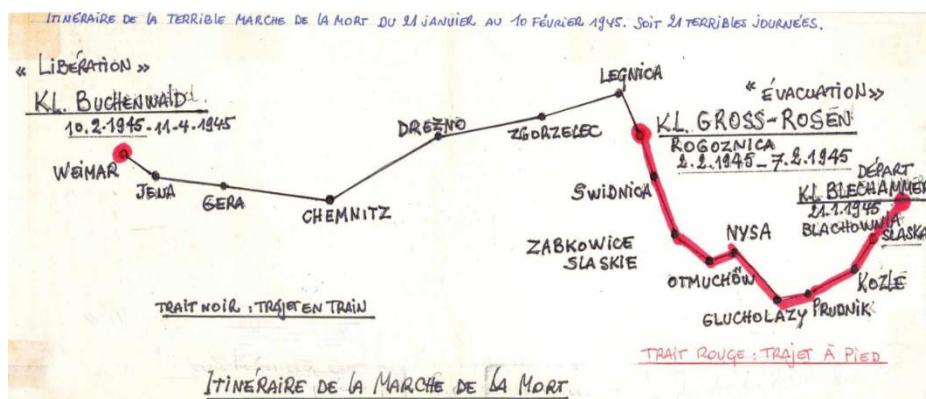
Dix jours... Je n'en peux plus. Mon père devient de plus en plus lourd malgré ses trente kilos tout mouillé. Mon ami aussi s'affaiblit. La cadence du groupe s'est ralentie au plus grand désarroi des soldats. Cependant, nous sommes tous épuisés, démoralisés, nous n'attendons tous qu'une seule chose : la mort. Albert me fait signe qu'il doit aller se soulager, je hoche la tête en guise de réponse. Je le vois s'éloigner avec un mauvais pressentiment. Il est trop lent. Il est en train de remonter son pantalon lorsqu'un SS se poste derrière lui. Je veux crier, lui dire de se dépêcher mais c'est déjà trop tard. Je vois le soldat lui donner un énorme coup de crosse, j'entends sa colonne vertébrale se briser, l'observe tomber à plat ventre à terre. Et, comme si ce n'était pas suffisant : ce chien pointe le canon de son arme dans la nuque de mon compagnon de route et tire un coup avec une telle désinvolture que j'aurais vomi, si seulement j'avais eu quelque chose dans mon estomac. Mon père resserre son étreinte et m'oblige à avancer. Je vois bien dans ses yeux qu'il est aussi attristé que moi mais malgré tout, nous sommes assez chanceux ou malchanceux d'être encore vivants et d'avoir un infime espoir de retrouver la liberté.



Au cours du treizième jour, nous arrivons enfin au camp de Gross-Rosen. Il ne reste que 750 prisonniers sur les 5000 qui sont partis de Blechhammer. Nous ne sommes plus que des ombres ambulantes. Les SS nous entassent une fois de plus dans des baraques pendant quatre jours. Les seuls moments où nous sommes autorisés à sortir sont l'appel du matin et les « repas ». Qu'est-ce qu'ils ont prévu pour nous ? Quelque chose me dit que ce n'est pas encore la fin. Je passe ces quatre jours à dormir, mon père serré contre moi afin de récupérer le plus possible. De toute façon, il n'y a rien d'autre à faire. Est-ce que nous allons rester ici pour travailler ? Au risque de nous faire rattraper par les Russes ? Est-ce que ce n'est qu'une escale ? Un peu plus longue que d'habitude ? Je n'en sais rien, le seul

moyen d'avoir des réponses à mes questions est de survivre.

Le lendemain, après l'appel, nous ne sommes pas reconduits aux baraques. Nous subissons une énième sélection. Je dis à mon père de se tenir droit et d'abaisser un peu son pantalon pour cacher ses gangrènes afin qu'on ne soit pas séparés l'un de l'autre. Il a fait ce qu'il a pu et par miracle, nous sommes toujours ensemble. Je l'aide comme je peux à grimper dans le train. Nous nous entassons au fond du wagon, dans un coin. Retour au point de départ : Où nous emmèneront-ils ? Combien de temps va durer ce trajet ? L'espoir fait vivre, jamais cette phrase n'a été aussi vraie dans mon esprit. De l'espoir, j'en avais pour moi mais je sens que mon père, lui, n'en a plus pour longtemps...



#### IV. Et aujourd'hui ? Un signe de reconnaissance : le Ruban Rouge

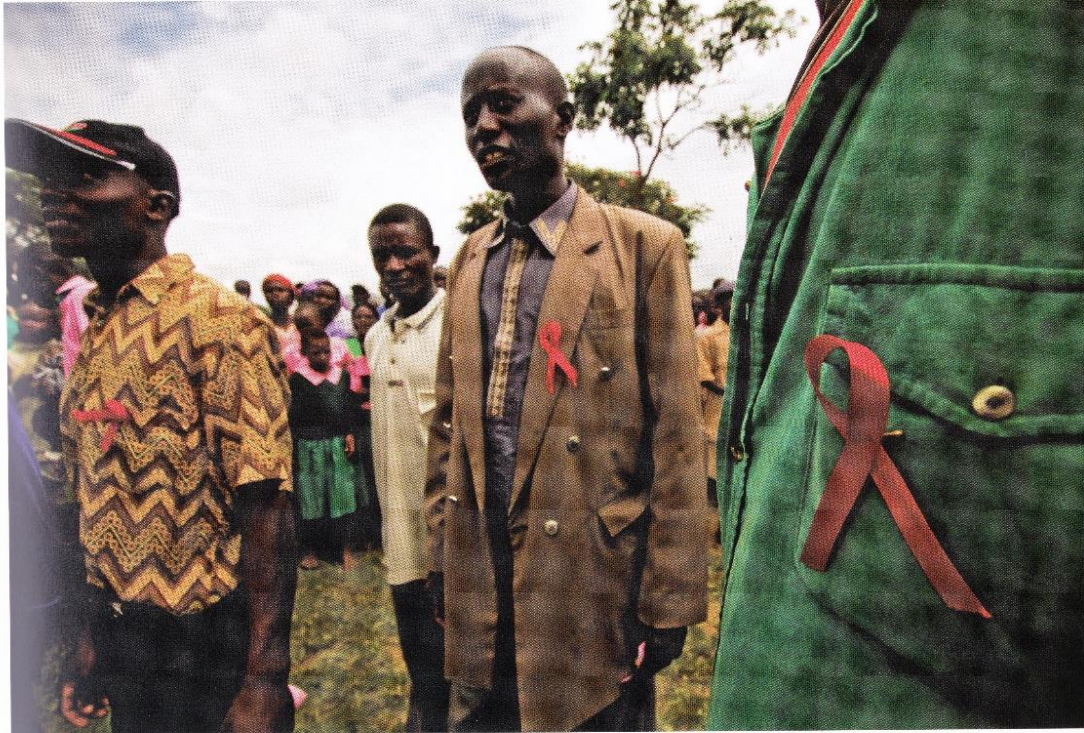



Photo Micah Albert

L'Afrique subsaharienne concentre plus de la moitié de quarante millions de personnes infectées par le VIH dans le monde, et les trois quarts des victimes du SIDA en 2006. En revanche, on n'y trouve que 3% des effectifs médicaux et les médicaments spécifiques sont hors de portée de la plupart des malades. Cependant, la politique de prévention semble porter ses fruits, avec une

stabilisation des taux d'infection, voire leur régression, comme au Kenya.

« Ces hommes venaient de participer à différentes compétitions sportives et les organisateurs les avaient convaincus de passer un test du sida, qui s'est avéré positif. » A première vue, le commentaire de Micah Albert peut paraître énigmatique, mais il n'en est rien !





Au Kenya, le VIH fait des ravages. D'après les chiffres officiels, trois millions de personnes sont contaminées et un million d'enfants sont des « orphelins du sida », c'est-à-dire que leurs deux parents ont succombé à la maladie. Avec le soutien de Empowering Life International, une ONG afro-américaine d'obédience religieuse, l'association AMPATH organise des journées de sensibilisation, comme ici à Chepsita, une région rurale située à une heure à l'ouest d'Eldoret. Le mot d'ordre : « être dépisté à temps ».

Pendant ces trois jours de fête, les familles sont invitées à participer à des activités sportives : cours de bicyclette, match de volley-ball, marathon – sans oublier le très populaire tournoi de foot – qui opposent les villages du secteur. « Tandis que se déroulent les festivités, les volontaires peuvent se faire dépister, explique Micah Albert, et de fait un millier de personnes ont fait la queue. Les séropositifs sont orientés vers un centre médical, avec la promesse d'avoir accès aux trithérapies. »

A ceux qui le désirent, est remis un ruban rouge porté à la boutonnière, symbole de cette maladie que seule la responsabilité individuelle et collective pourra vaincre.

Dans un pays comme le Kenya, les trois quarts des gens connaissent personnellement quelqu'un qui est malade ou mort du sida. L'enjeu majeur consiste à banaliser les conduites positives, pour faire changer les comportements en profondeur. Donner en exemple des personnes qui vivent avec l'infection et démontrer l'efficacité des traitements disponibles, incite au dépistage ceux qui préféreraient n'en rien savoir. »

DAVID CHARASSE, *Les 100 photos du XXIème siècle*.

## V. En langue.



Photo : Michel Garroté

Henri Kichka ist am 14. April 1926 in Brüssel geboren. Seine Eltern waren polnischer und jüdischer Abstammung. Henri Kichka war nur ein Student wie Anderen, als sein Leben zusammenbrach.

Er wurde in acht verschiedene Lager verschleppt: Kaserne Dossin (1942), Kozel (10.September), Sakrau(13.September), Tarnowitz(21.Oktober), Rivier, \_\_\_\_\_ Sint-Annaberg(in März 1943), Shoppinitz(in April)

und Blechhammer(in Mai). Am 21. Januar 1945 nimmt er an einem "Todesmarsch" teil. Er kommt 13 Tage später im Gross-Rosen Lager an, danach erreicht er das Lager Buchenwald, wo er am 11. April 1945 befreit wird.

Nach der Befreiung ist er Weise und geht er in die Lehre als Lederwarenhersteller und verliebt sich in Lucia Swerczynski, die ihn ins wahre Leben zurückbringt. Henri Kichka ist heute noch am leben.

„Wir wissen woher wir kommen aber wir wissen nicht wohin wir gehen“



Notre valise. Territoires de la Mémoire, 23 mai 2015.  
Photo Anne Salien.



## VI. Dans les coulisses

- **Notre affiche** : Henri Kichka aime partager son vécu, c'est même devenu pour lui un devoir (d'où la phrase qu'il prononce sur celle-ci). Il est important pour lui que la jeune génération sache ce qu'il s'est réellement passé et que cette dernière la transmette à la suivante. En arrière-plan, se trouvent les noms des dix camps dans lesquels il a été déporté durant la guerre.
- **Notre valise** : Etant enfermé pendant toute la guerre, la valise est remplie d'une structure de fil barbelé avec une lumière au centre représentant sa lueur d'espoir.
- **Nos réflexions finales** :



Kim Huynh : Ce travail de recherche qui rend l'atrocité de cette partie de l'Histoire encore plus réelle, a été intéressant. Le fait de se focaliser sur une seule histoire, de suivre un parcours en particulier et de savoir qu'il a survécu ne peut que forger mon respect et apporter de l'espoir.

Marie-Maud Clerfays : Pour moi, c'est un travail intellectuellement et culturellement enrichissant qui nous a permis de rencontrer une personne qui a vécu cette horrible partie de l'Histoire.



Thomas Palate : « Un peuple qui oublie son passé se condamne à le revivre » - Winston Churchill. Les générations précédentes se sont sacrifiées pour toutes ces valeurs d'amour, de respect et de liberté. Il est de notre devoir de nous en souvenir et de les honorer.

# LYCÉE SAINT-JACQUES



échanger, vivre, avancer

04 223 30 37

Le Lycée Saint-Jacques a été sélectionné pour participer au « **Train des 1000** » 2015, un voyage mémoriel vers Auschwitz, sur la base d'un projet interdisciplinaire mené en collaboration avec les Territoires de la Mémoire.

La vie de **28 témoins** de la barbarie nazie sera évoquée dans **28 valises** accompagnées de productions connexes (affiches, livrets, cartes postales) et d'une situation actuelle évoquant «en miroir» celle du témoin du passé.

Les étudiants de Saint-Jacques déposeront leurs «valises-miroirs» dans l'Espace Rencontre de la Bibliothèque George Orwell au **2<sup>e</sup> étage de la Cité Miroir** à Liège du **18 au 30 mai 2015**.

[www.LyceSaintJacques.be](http://www.LyceSaintJacques.be)



Lycée Saint-Jacques  
Rue Darchis, 35  
4000 LIEGE

04 223 30 37

Responsable du projet:  
Anne Vandergeten  
[A.Vandergeten@lsjl.be](mailto:A.Vandergeten@lsjl.be)

Projet interdisciplinaire:  
Anne Toppets, Anne Marrant,  
Dominique Kreuzsch, Sophie Grand'ry, Hubert Gerin, Julien Dresselaers, Camille Lorenzi, Sylvain Gulpen

Adresse du groupe : [Train@lsjl.be](mailto:Train@lsjl.be)

